

Rosetta
Le (presque) chef-d'oeuvre inconnu
Rosetta, Belgique 1999, 95 minutes

Carlo Mandolini

Number 210, November–December 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59231ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mandolini, C. (2000). Review of [Rosetta : le (presque) chef-d'oeuvre inconnu / Rosetta, Belgique 1999, 95 minutes]. *Séquences*, (210), 58–58.

ROSETTA

Le (presque) chef-d'œuvre inconnu

Voilà que nous commençons à récolter ce que nous avons semé. Nous les avons vu venir, mais nous les avons néanmoins laissé faire. Et voilà qu'à Montréal ils commencent à gagner des batailles décisives. Ils ont fermé le cinéma Desjardins, laissent croupir le Parisien, qualifient le Dauphin (à l'antenne de Radio-Canada !) de « vieil autobus qu'on conserve pour contenter les touristes ! »

Ils ont décidé qu'à Montréal nous ne verrions plus que leurs films. Ils ont multiplié les écrans, mais dans un seul but : augmenter le nombre de séances des *blockbusters* (et des films inclus dans le *package deal*) pour gonfler les revenus. Les autres films, *qui ne trouvent pas d'écrans ?* Qu'ils s'arrangent ! Aussi, le nombre de salles a eu beau augmenter, le nombre de films, lui, a diminué.

Remarquez que nous sommes sans doute aussi coupables qu'eux. Nous aurions sans doute dû fréquenter avec encore plus d'assiduité ces salles. Nous aurions sans doute dû exiger davantage des distributeurs et des exploitants. Aussi, alors qu'on s'enflamme parce que les instructions de jeux vidéo sont en anglais, on laisse Montréal devenir une ville de province où les minables produits commerciaux auront toujours préséance sur les vraies œuvres cinématographiques. Le phénomène est déjà amorcé ; l'exemple par excellence est sans doute le film *Rosetta*, des frères Luc et Jean-Pierre Dardenne. Qui donc pourra nous expliquer — sans rire — pourquoi ce film, Palme d'Or et prix d'interprétation à Cannes, certes contesté et imparfait, mais réalisé par des cinéastes qui sont de véritables auteurs, ne sort qu'en vidéo ?

Les frères Dardenne avaient fait la preuve, avec *La Promesse*, en 1996, de leur très grande habileté lorsqu'il s'agit de raconter la vie âpre et rude des jeunes de la périphérie. Avec *Rosetta*, les cinéastes poursuivent leur étude de l'âme humaine, observée sous la lumière crue et spectrale de Wallonie.

Rosetta est une jeune femme qui vit avec sa mère alcoolique dans une misérable roulotte garée en permanence dans un terrain de camping. Mais loin d'accepter son sort, refusant de croupir dans cette immense misère, Rosetta n'a qu'une obsession : intégrer la vie, la vraie. Aussi, c'est avec fureur qu'elle s'accroche aux emplois qu'elle réussit à obtenir... mais qu'elle perdra finalement en raison de réduction de personnel, de népotisme ou d'autres injustices de la vie. Pour survivre, Rosetta devra donc apprendre à combattre à armes égales avec l'existence. Mais on finira par se demander si ce combat, pour Rosetta comme pour tant d'autres oubliés de la vie, servira à quoi que ce soit.

Le cinéma social de Luc et Jean-Pierre Dardenne s'intéresse à ces êtres qui demeurent — ou sont maintenus — bien malgré eux, en marge de l'existence. D'où l'importance de la périphérie dans le cinéma des Dardenne. Une périphérie glauque qui n'a rien d'autre à offrir que des routes sur lesquelles les gens semblent fuir. (Incidentement, il se dessine un phénomène parallèle de décentralisation des récits dans le nouveau cinéma européen, décen-

tralisation vers un espace provincial qui, cependant, rime avec nihilisme social, économique et existentiel.)

Dans *Rosetta*, le non-lieu passe par le camping et par cette ville de périphérie où tout est en transit, où rien ne se bâtit, où rien ne se fait, où rien n'existe.

En quête de la pulsion de vie dans cette existence exsangue, la caméra des Dardenne est nerveuse et très physique, instable et constamment en mouvement. Elle est en fait à l'image du personnage de Rosetta qui, contrairement à sa mère, veut secouer sa léthargie, briser cette malédiction qui l'étreint. Ici, le mouvement est à l'image de la tension interne de Rosetta, à l'image de cette rage qu'elle n'arrive plus à contenir. La caméra des Dardenne, parfois excessive il est vrai, ne cherche pas à reproduire un quelconque esprit de cinéma direct. En réalité, ici, il n'est pas question de mettre en scène le drame et encore moins de sombrer dans le misérabilisme, qui est pourtant toujours là, tout près, palpable. Cette absence de vie se traduit par un récit qui accompagne Rosetta dans cette quête qui semble bien vaine. Or, les Dardenne sont à ce point cohérents avec leur démarche qu'ils passent à un fil d'étouffer leur film.

Pourtant, *Rosetta* est un film troublant, d'une immense qualité, porté par une écriture d'une parfaite limpidité. Le dernier opus des Dardenne est donc parfaitement digne de la récompense cannoise, malgré ce qu'on a pu entendre, car *Rosetta* est un véritable film de metteurs en scène. Toute la matière narrative est en effet d'abord dans l'image, dans les plans de caméra, dans le jeu des acteurs, avant de se retrouver dans le dialogue, qui agit essentiellement comme appui poétique (pensons à la très belle scène où Rosetta, sur le point de s'endormir, s'invente un dialogue où elle évoque la naissance inespérée d'une première amitié véritable en répétant son prénom, Rosetta, comme pour *se donner naissance* dans la société).

Messagère parfaite des intentions des frères Dardenne, Émilie Dequenne est remarquable dans le rôle de Rosetta. Toujours surprenante et déstabilisante, l'actrice sait se faire à la fois explosive et d'une troublante retenue. Cette ambiguïté nous garde constamment sur le qui-vive et nous impose un rapport tout en nuances avec le personnage.

Rosetta, malgré son propos, n'est jamais aride. Bien sûr, c'est un film exigeant, parfois déroutant, qui n'a absolument rien du *blockbuster* et de ce dont raffolent les distributeurs. Mais *Rosetta* est de ces films qui interpellent les cinéphiles (ne serait-ce qu'en raison des débats qu'il a provoqués) qui espèrent que le cinéma a encore quelque chose à leur offrir. Évidemment, le film n'a aucun potentiel économique auprès des 17-25 ans qui squattent les multiplex et imposent les nouvelles normes d'exploitation cinématographique. Or, je refuse d'accepter cet argument qui fait de moi, à 33 ans, un cinéphile qu'on veut déjà mettre à la retraite et confiner devant sa télévision !

Carlo Mandolini

Belgique 1999, 95 minutes — Réal. : Luc Dardenne, Jean-Pierre Dardenne — Scén. : Luc Dardenne, Jean-Pierre Dardenne — Photo : Alain Marcoen — Mont. : Marie-Hélène Dozo — Son : Jean-Pierre Duret — Déc. : Igor Gabriel — Cost. : Monic Parelle — Int. : Émilie Dequenne (Rosetta), Olivier Gourmet (le patron), Fabrizio Rongione (Riquet), Anne Yernaux (la mère), Bernard Marbaix (le gérant du camping), Frédéric Bodson (le chef du personnel), Florian Delain (le fils du patron) — Prod. : Luc Dardenne, Jean-Pierre Dardenne, Michèle Petin, Laurent Petin — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.